

PETIT COURRIER DES DAMES
PARIS 2 Rue Drouot

MODES DE PARIS ~ CHRONIQUE ~ BEAUX-ARTS

THEATRE ~ ECONOMIE DOMESTIQUE

MODES

Les costumes de transition, dans leur façon relativement simple, habillent fort bien et de plus, ils sont pratiques. Les lainages pointillés et tout à la fois brochés sont jolis, mais on les réserve pour le costume d'hiver, et l'on fait celui d'automne en alpaca ou en mohair, deux tissus brillants qui, quoique offrant du soutien, ne font pas moins bien en draperies et en paniers. L'alpaca gris souris ou noir est le plus en vogue, et le velours, en ruban, la garniture qui lui convient le mieux. On pose au bord de la jupe un très haut ruban, et au-dessus s'étagent deux rangs de velours plus étroit; on plisse la jupe à la religieuse, et on la pare d'une tunique bouffante et courte, bordée d'un velours. Le corsage est à longue pointe avec un velours au contour, un col montant et un parement à la manche ronde.

Cet autre costume en alpaca noir, a le tablier plissé de plis creux avec un velours posé entre les plis; les lés de derrière sont pousonnés avec des pans croisés et noués. Un long casaquin s'arrondit devant, une coulisse serre la taille, qui est prise dans une ceinture en velours, fermée par une boucle, ceinture très basse qui n'a pas plus de trois centimètres de hauteur. Un grand col rabattu en velours et un revers à la manche. Le col et le poignet en fine toile sont le complément obligé de ce costume, auquel une collerette plissée ou une collerette froncée ôterait ce que l'on nomme le cachet. Le manteau huppelante,



2185

Déshabillé en vigogne de l'Inde crème. — Déshabillé en alpaca gris garni de dentelle.
De mesdemoiselles Vidal, 104, rue de Richelieu.

demi-ajusté, en tissu broché aux teintes sombres, enveloppe, les jours pluvieux et frais, cette mise correcte.

La vigogne de l'Inde, si chaude et si moelleuse, fait de confortables robes de chambre. Ces robes de chambre conservent la demi-traine, tandis que le déshabillé

est court. Les premières s'ornementent de velours, de peluche, posés en garniture plate; le second conserve les dentelles et les rubans qui s'assortissent à l'étoffe.

Le molleton cachemire crème reçoit des broderies anglaises s'il est employé en peignoir, une frange en chenille de laine si c'est en déshabillé, toujours des rubans de satin faisant flot.

Le saut de lit se fait en piqué blanc molletonné, il est festonné de larges écailles avec des paillettes jetées dans les dents; les manches ont l'ancienne forme pagode et de larges boutons en belle nacre le ferment tout le long.

La casaque de nuit est en flanelle rose ou bleue de ton très pâle; elle se double d'une casaque en fin nanzouck faufilée à l'encolure et aux entournures; autour du cou, une dentelle rabattue continuée en jabot, et qui, au bas, fait volant, une autre à la manche; des attaches en étroit ruban de satin.

Les jupons de dessous, en flanelle, sont coquettement festonnés au bord de l'ourlet qui ne se découpe pas; au-dessus, un jeton brodé ou une guirlande, le tout en soie assortie de ton clair; on les garnit encore de dentelle, mais la broderie nous semble mieux convenir à ce genre simple, et nous réserverons la dentelle pour le jupon en faille, lequel remplace en cette saison le jupon blanc. Les femmes élégantes, recherchées dans tous les détails de leur toilette, portent entre le jupon de flanelle et le jupon de soie un jupon de très fin nanzouck uni, brodé au-dessus de l'ourlet d'un large entre-deux cerné de plis fins. Quant au jupon en soie, il se fait d'une élégance inouïe; les hauts plissés, la dentelle y sont mis en profusion et les uns sur les autres pour faire un fouillis assurément joli, mais bien luxueux. Pour la ville il est en faille noire; pour la toilette de dîner et de soirée en faille blanche; on le fait en faille, de couleur lorsqu'on l'assortit au costume. Nous désignons la faille quoique ce jupon se fasse aussi en satin, parce qu'elle se prête mieux aux plissés qui sont la garniture favorite; les attaches en ruban resserrent toujours l'ampleur et se nouent de longues coques à pans qui flottent sur le bas du jupon.

Les bas noirs en demi-bourre de soie se portent journellement, de même ceux de teintes foncées; en fine soie noire ou de couleur unie ou à jours, ils sont réservés pour la toilette du soir; les premiers sont aussi chauds que le bas en laine cachemire et, s'ils sont plus chers, ils sont aussi plus solides.

La chaussure conserve la pointe à la poulaine, qui n'a rien de particulièrement joli. Nous sommes ennemie de tout ce qui tend à déformer la nature, quand même la forme serait gracieusement élégante, et ce n'est pas le cas. On abandonne cet épais et large talon qui eut un moment de succès, on se demande pourquoi, car il était vraiment lourd et ne donnait aucune grâce à la manche.

Le châle de l'Inde se montre de nouveau: l'automne et le printemps sont les saisons où il triomphe. Le châle carré se porte indistinctement sur tous les costumes, et chaque femme l'arrange à sa manière; elle le façonne à sa tournure, le drape de plis, le serre en écharpe, ou s'en enveloppe largement. S'il a subi une transformation quelconque, il est plus facile à porter, mais naturellement son arrangement est moins per-

sonnel. La garniture de peluche ou de velours remplace l'effilé. Une large bande posée au bord est dépassée par un effilé cachemire en soie de trois à quatre centimètres au plus, juste assez long pour jouer un peu sous ce bord sec. On met, pour le fermer, de beaux brandebourgs avec glands; des cordelières à glands à la manche et un beau motif sur le dos. Ce pardessus ainsi richement enjolivé est d'une coquetterie comme il faut, qui dépasse celle du pardessus en ottoman et en damassé. Mais la transformation que le châle de l'Inde subit cet automne est plus intime. On en fait une luxueuse robe de chambre, qui prend sous des doigts habiles des façons plissées et froncées très coquettes, et cela sans qu'il soit nécessaire de le couper en nombreux morceaux, excepté pour les manches. Le dos se plisse, l'encolure se fronce, et les devants flottants se maintiennent dans une ceinture longue, faite en belle passementerie de soie assortie au châle. Cette même passementerie garnit les manches et le dessus des épaules, on la pose à cheval, en une sorte d'épaulette garnie aux extrémités de beaux glands plats. On se sert des bordures du châle de l'Inde, qui ne sont point employées dans le manteau, comme garniture de costume, et elles font bien si l'on a su choisir un beau lainage de couleur sombre en harmonie avec les tons de la bordure. Une jaquette en gros lainage qui serait garnie au contour d'une de ces bordures ferait un charmant pardessus qui aiderait à attendre le manteau d'hiver. Elle pourrait encore orner une robe de chambre. Enfin si on ne l'utilise pas dans sa toilette, on en trouvera l'emploi dans l'ameublement. Le dessin se relèvera d'un peu de broderie en soie et de ganse d'or, et la bordure réunie en plusieurs bandes, ou les bandes séparées par d'autres en peluche feront soit une jolie chaise, soit un coussin, soit même un tapis de table. CORALIE L.

MACHINES A COUDRE

H. Vigneron, Paris, 70, boulevard Sébastopol.

M. Vigneron, directeur de la Compagnie française de machines à coudre H. Vigneron, par les perfectionnements qu'il a apportés dans la fabrication de la machine à coudre qui porte son nom, a placé sa maison à la tête de cette industrie.

La machine H. Vigneron réunit tout ce que le mécanisme le plus ingénieux a inventé pour rendre le travail facile et sans fatigue; une pression légère suffit pour la mettre en mouvement, et des guides nombreux rendent possibles les travaux de tous genres, même les plus minutieux.

La machine Vigneron n° 3, dont le prix est de 300 francs, sur table métée en noyer ou acajou, avec bâti à roulettes, reprise et brode sans guide. Aussi a-t-elle obtenu la plus haute récompense à l'exposition de Bordeaux en 1882. La machine à plisser toutes les étoffes a valu une médaille à l'inventeur. Enfin on trouve dans cette maison d'excellentes machines à main, pouvant aussi aller au pied: la Canadienne à navette, 90 fr. — la Mascotte à navette, 75 fr. — la Favorite des Dames, 49 fr. — l'Éclair, 39 fr. Toutes ces machines sont très commodes à manier, et leur prix modéré permet d'en faire un cadeau qui sera utile et fort apprécié. La Compagnie H. Vigneron enverra aux abonnées qui en feront la demande un catalogue illustré de ses machines, ainsi que des échantillons des travaux variés qu'elles exécutent.



Falconer imp. Paris

4438

Journal des Demoiselles

Modes de Paris.

ET PETIT COURRIER DES DAMES RÉUNIS

Rue Drouot 2.

Corsettes de M^{lle} VIDAL, 104, r. Richelieu. Coiffure Régente & Corset Anne d'Autriche de M^{mes} de VERTUS, 12, r. Auber

Eventails de la M^{me} KEES, 28, r. du 4 Septembre. Machines à coudre de H. VIGNERON, 70, B^{is} Sebastopol. Vêtements de la M^{me} FAY, 9, r. de la Paix

EAU ET POMMADE VIVIFIQUES — ÉLIXIR VIVIFIQUE
De A. B., chimiste, chevalier de la Légion d'honneur, chez
M. L. Bonneville, 5 bis, rue des Rosiers.

Nous avons dit que ces excellents produits arrêtent la chute des cheveux, qu'ils les font repousser aux places dé-garnies soit à la suite d'une maladie, soit par le poids des faux cheveux; qu'ils rendent leur couleur primitive aux cheveux blanchis prématurément, et qu'ils font disparaître les pellicules qui sont souvent la cause de leur perte; que les maladies du cuir chevelu, démangeaisons, etc., dispa-raissent, et que les cheveux redeviennent souples, brillants et vivaces. Ces renseignements s'adressent aux personnes qui ne font pas un usage continu de ces produits. Nous

nous permettrons de leur donner le conseil de continuer après la guérison l'emploi de l'eau et de la pommade et d'a-bandonner tout autre cosmétique; elles s'en trouveront on ne peut mieux. L'usage habituel de l'eau et de la pommade prévient toutes les misères dont nous venons de parler. L'éllixir dentifrice mérite aussi d'être signalé particuliè-rement. Il entretient la blancheur des dents, arrête la carie, raffermi les gencives et laisse à la bouche une impression de fraîcheur très agréable. On peut en toute sécurité se servir de ces produits, dans la manipulation desquels il n'entre que des plantes bienfaisantes; les médecins les re-commandent comme très salutaires. La pommades coûte 8 fr. la grande boîte, 4 fr. la demi-boîte; l'eau 2 fr. le grand flacon, 1 fr. le demi; l'éllixir 6 et 3 fr.

EXPLICATION
DES GRAVURES NOIRES
(Pages 133 et 135.)

Deshabillé en vigogne de l'Inde crème. — Jupe en tallelas garnie d'un plissé et de deux hauts volants or-nés, au-dessus de l'ourlet, de trois velours grenat large-ment plissés. Casaque de-mi-ajustée, ornée devant d'une application en velours grenat; au bord un plissé en vigogne qui remonte de-vant en jabot. A la manche ronde un parement. Sous-manche et collerette en mousseline plissées. — Bas de soie grenat et mules en velours. — Coiffure en gaze lamée, bouillonnée et en-tourée de dentelle.

Deshabillé en alpaca gris garni de dentelle. — Jupe en taffetas; deux plissés en alpaca rabattent l'un sur l'autre et un troisième est dé-coupé en dents aiguës avec trois rangs d'étroit ruban de satin de même ton; au-des-sus deux rangs de dentelle assortie, puis répétition du grand volant. Casaque de-mi-ajustée, relevée devant par la chemisette qui se ter-mine en deux pans d'inégale grandeur. Au contour den-telle et ruban de satin. Jabot de dentelle courant au mi-lieu de la chemisette. Ruche à l'encolure. A la manche petit plissé rehaussé d'une dentelle. Jockey plissé. — Bas de fil d'Écosse chiné gris et grenat. — Pantoufles en soie piquées, à talon Louis XV. — Bonnet en tulle-dentelle et ruban rose.

Robe de mariée vue de face. — Le milieu du tablier forme un large pli creux, décoré de bouquets de fleurs d'o-ranger, les côtés plissés de plis rabattus, regardent la traîne à laquelle ils sont réunis sous la ruche chicorée. Une chemisette plissée et des paniers enlevés, perdus sous le pouf; un bouquet de côté, un autre à l'encolure. Manche demi-Valois avec une ruche et une dentelle au bas.



Robe de mariée (vue de face).

EXPLICATION
DE LA GRAVURE COLORIÉE
(N° 4438)

Costume en vigogne des Indes gris bleu brodé de fleurs en chenille, garni de velours gris. — Jupe en taf-fetas; au bas une bande de velours gris sur laquelle ra-battent des pattes en vigo-gne des Indes, de côté une petite quille en vigogne que laisse voir l'ouverture de la tunique. Cette tunique-prin-cesse recouvre entièrement la jupe, elle est fendue au côté gauche et relevée à la taille au-dessus de la fente, des plis étagés au côté op-posé et un pouf prolongé. Au bord de la tunique, large biais en velours, que l'on fait remonter sur chaque bord. Deux belles agrafes en passementerie et métal coupent le côté ouvert. Un biais en velours genre fichu sur le corsage, qui reçoit un col montant. A la manche ronde parement en velours. Ceinture en gros grain fer-mée dans une boucle. Col-lerette et sous-manche pli-sées. — Bas de soie bleus et souliers vernis. — Gants de Suède.

Costume de dîner en sa-tin blanc, gaze de soie à bouquets et dentelle crème.

--Jupe en satin blanc, garnie d'un bouillonné de satin; elle est couverte par une jupe en gaze, garnie de trois rangs de dentelle crème et plissée de larges plis couchés. Petite draperie-tablier et camargo à paniers drapés en pouf. Le devant du corsage fait chemi-sette froncée avec une double spirale en dentelle qui des-cend en jabot. Dentelle crème autour des paniers et à la manche arrêtée au coude. Un ruché à l'encolure maintenu par un collier en ruban de velours vert noué de côté. Même ornement à la manche, au-dessus de la dentelle. Flots je-tés dans le relevé. — Bas de soie rosés, souliers en satin. — Gants de Suède crème.

CHRONIQUE

La politesse en France. — Le mariage Radziwill. — Brannicki. — Le maréchal de Castellane précurseur de Louise Michel.



N RACONTE qu'un ambassadeur d'Espagne rendit visite, sous Louis XIV, au duc de Coislin, qui passait pour l'homme le plus poli de son temps, de ce temps où le roi saluait, dans les escaliers, les femmes de service de la reine. L'entretien terminé, le noble Castillan se lève; le duc va pour le reconduire. Alors s'élève un de ces débats interminables qui faisaient partie des manières de la bonne éducation d'alors. Le visiteur ne souffrira pas que le maître de maison se dérange; celui-ci veut bien que mille morts le prennent s'il laisse partir son hôte sans l'avoir mis lui-même en carrosse.

Enfin l'Espagnol, voulant vaincre à tout prix dans cette lutte de courtoisie, et pressé, peut-être, de rentrer chez lui pour dîner, s'avise d'un moyen héroïque. Il donne deux tours de clef à la porte et, maître du terrain, descend tranquillement l'escalier. Mais quel n'est pas son étonnement de trouver celui qu'il vient d'enfermer debout à la portière de sa berline, le chapeau à la main, le sourire sur les lèvres, mais un peu essoufflé et la perruque tant soit peu de travers, comme il est bien permis à un homme qui vient de sauter par la fenêtre d'un premier étage — et ceux d'alors étaient hauts.

Je me demande, et vous vous demandez aussi, chères lectrices, ce qu'aurait bien pu faire le pauvre duc, l'autre jour, si, chargé d'escorter le roi d'Espagne à son entrée à Paris, comme ministre ou officier d'ordonnance du président de la République — en voit que je ne recule pas devant les hypothèses les plus invraisemblables — il avait entendu quelques milliers de ses concitoyens siffler, vociférer, pousser des cris d'animaux, tandis que les plus rapprochés de la voiture du monarque y lançaient toute sorte de choses qui n'étaient pas des fleurs.

Évidemment, voici ce qui serait arrivé. Le jeune souverain, à peine entré à l'ambassade d'Espagne, le gentilhomme aurait demandé audience et, sous les yeux du prince outragé, il se serait passé son épée au travers du corps. Cette satisfaction solennelle — qui n'est pas venue à l'idée de M. Camescasse ni de M. Ferry — eût désarmé les susceptibilités les plus exigeantes et évité à M. Grévy des démarches bien désagréables.

Pauvre duc de Coislin! comme il est heureux pour lui qu'il ne soit plus de ce monde! S'il revenait, pour une seule journée, parmi nous, il aurait le temps de mourir dix fois d'indignation et de honte avant que le soir fût arrivé. Le voyez-vous, par exemple, en-

trant pour déjeuner au Grand Hôtel et découvrant, dans une salle remplie de femmes élégantes, un certain nombre d'hommes comme il faut qui cherchent leur place de table en table, le chapeau sur la tête, absolument comme s'ils étaient en quête d'une stalle vide dans une écurie!

Quel serait son saisissement s'il voyait, dans nos promenades et nos boulevards, les hommes du meilleur monde aborder les femmes en leur seccuant la main comme à de bons camarades, en touchant légèrement le chapeau, le cigare aux lèvres, la main à l'entournure du gilet! Ou bien encore si, vers la fin d'un bal, il assistait à l'assaut du buffet par les danseurs, tandis que, bousculées, froissées, déchirées, nous contemplons, de loin, le souper de ces messieurs, en attendant que nous puissions prendre leur place.

Pauvre duc! l'omnibus lui serait interdit. Ce n'est pas lui qui, fort de son droit et de son numéro, consentirait à occuper la seule place restée vide, en laissant se morfondre à la pluie une demi-douzaine de malheureuses. A la gare, il voudrait donner la main à toutes les voyageuses, porter leurs paquets et leurs couvertures. Il manquerait tous les trains. Il serait toujours placé de façon à ne rien voir au théâtre ou à la Chambre. Il aurait, en une heure, vingt affaires à la police correctionnelle, pour avoir bâtonné des cochers de fiacre insolents envers leurs « bourgeois ».

Et ce qui est plus fort que tout le reste, c'est que nous nous moquerions de lui, de ses façons surannées. Car si la politesse française est morte, c'est un peu nous qui l'avons tuée en acceptant le sans-gêne des hommes, de même que nous acceptons leurs souliers grotesques et leurs pantalons ridicules — sous prétexte que la mode du jour le veut ainsi.

..

Le deuil du comte de Chambord rendra les fêtes et les cérémonies d'apparat peu fréquentes, d'ici à quelques mois, dans le grand monde. Les élégantes en ce moment à Paris ont donc saisi avec empressement l'occasion d'aller montrer de jolies toilettes à la Madeleine, le jour du mariage de mademoiselle Rose Brannicka avec le prince Georges Radziwill.

Les mariés étant Polonais, l'un et l'autre, la mort récente du chef de la maison de France ne commandait pas l'incognito aux pompes nuptiales. L'opulence des deux familles — quasi royales — a fait briller la fête du plus grand éclat. Il sera donné rarement de voir deux époux aussi riches, aussi élégants, aussi jeunes, surtout, car le nombre de leurs années réunies n'atteint pas l'âge de celle qui trace ces lignes, bien que Constance, mesdemoiselles, ne soit pas encore une vieille femme.

Naturellement le monde étranger l'emportait —

comme nombre — mais les Français étaient là en foule, soit comme amis, soit même comme parents, puisque la mère du prince Georges est une Castellane, la petite-fille du maréchal dont Lyon se souvient encore.

D'ailleurs, si je pouvais vous donner la liste de l'assistance, vous croiriez lire le compte rendu d'une des fêtes de la saison de Nice. La comtesse Branicka est la reine de cette ville, comme la duchesse de la Rochefoucauld est la reine de Cannes, une royauté moins bruyante, mais non moins aimable.

Ce mariage était ce qu'on appelle « un mariage à toilette ». Les Parisiennes ont pris depuis quelque temps, surtout au faubourg Saint-Germain, l'habitude d'une simplicité relative dans leur mise pour les réunions de ce genre. Mais les étrangères suivent encore l'ancien usage d'après lequel on doit arborer, aux noces, tout ce qu'on a de plus beau.

Comme de juste, nos compatriotes ont voulu se défendre, et vous m'en croirez si je vous dis qu'elles se sont victorieusement défendues, car lorsqu'il s'agit d'une bataille d'élégance, les Françaises ne diront jamais à leurs rivales : Mesdames, ayez la bonté de tirer les premières.

La mariée — que j'ai vue quelquefois plus en beauté — était en satin blanc, longue traîne, tablier de dentelles frangé de boutons d'oranger. Fichu et paniers en alençon ; guirlande de fleurs d'oranger en guise de collerette. Long voile de tulle enveloppant toute la toilette.

Les deux mères, qui sont encore de jeunes femmes, étaient, l'une, la comtesse, en velours bleu garni de jais saphir, l'autre, la princesse, en moire grenat, garnie de zibeline. Capote de dentelle blanche.

Je citerai dans le camp français une des plus redoutables combattantes, la princesse de Sagan. Jupe de satin rose thé et dentelles. Par-dessus la jupe, traîne longue et étroite en velours violet clair. Sur les épaules, pèlerine en velours plus sombre. Capote crêpe ivoire. Par celle-là, mesdames, jugez des autres, et dispensez-

moi de continuer une énumération qui me rendrait folle.

Pauvre maréchal ! comme il eût été heureux là, lui, le galant et charmant vieillard, qui aimait tant à lorgner — parfois d'un peu près — les jeunes et jolies femmes. Un jour, l'une d'elles que je connais bien, exaspérée par ce lorgnon quelque peu impertinent, leva une main finement gantée, et le vieux guerrier reçut le plus délicieux soufflet qui fut jamais donné par une belle nerveuse.

Il en fut beaucoup, et je crois qu'au fond il en était très fier.

« Eh ! madame, dit-il, à quoi bon jouer de si gros atouts quand votre adversaire n'a plus que des cartes basses ? »

Je le rencontrai un jour, disparaissant sous ses croix (les Lyonnais l'avaient nommé : le *ferblantier*) et suivi, comme toujours, d'une bande de gamins qui criaient à tue-tête : Vive le maréchal ! sachant bien qu'il leur en reviendrait quelque chose. On était sur la place Bellecour, en face d'un pâtissier fameux.

« Vous voyez bien cette boutique ? dit le favori de la jeunesse lyonnaise. Entrez-moi là dedans et qu'on me nettoie les gâteaux, vivement. Allons, en avant, marche ! »

Ce fut une avalanche. La pâtissière, affolée, crut qu'une révolution éclatait. Les premiers entrés se gavaient d'une main et, de l'autre, faisaient la chaîne pour passer les savarins et les tartes à ceux qui étaient restés dehors. En moins d'un instant, le nettoyage fut complet. Une souris n'eût pas trouvé à déjeuner dans la boutique.

Les gamins partis, le maréchal entra, calma la pâtissière en lui contant l'histoire et surtout en la payant généreusement.

Cher homme ! il ne se doutait pas qu'il préludait aux exercices de Louise Michel, ordonnant le pillage des boulangeries.

CONSTANCE.

Economie Domestique

PRALINES.

Lavez vos amandes avec soin afin qu'il n'y ait pas de taches. Vous prenez un demi-kilog. d'amandes douces, 650 grammes de sucre, que vous mettez fondre avec de l'eau dans un poëlon d'office ; laissez bouillir sur le feu jusqu'à ce que vos amandes pétillent, et que le sucre soit en sable. Vous retirez alors du feu pour travailler les amandes, jusqu'à ce que vous les ayez séparées du sucre. Vous remettez votre sucre sur le feu ; lorsqu'il est cuit ou cassé, vous y mettez vos

amandes, elles prennent le sucre de suite, vous les travaillez de nouveau, puis vous les étendez sur un plat. Vous prenez la moitié des amandes et la remettez sur le feu avec un quart de sucre. Lorsqu'elles ont bien pris le sucre, vous ajoutez un second quart de sucre et un peu de sucre blanc en poudre. Laissez vos pralines sur le feu jusqu'à ce qu'elles soient bien grillées, alors vous jetez un peu d'eau de fleurs d'oranger dessus, et vous les détachez sur un tamis de crin ; vous faites la même opération pour la deuxième moitié des vos amandes et de votre sucre.





2161

Costumes de M^{me} Hubler, 30, rue de Clichy.

Robe de mariée en satin et damassé sur fond ottoman. — La traîne, genre manteau de cour, est en damassé et entourée d'une ruche en crêpe lisse montée sur un plissé en satin. Elle se joint au tablier dont les côtés sont plissés de plis couchés, et le milieu d'un large pli creux sur lequel sont échelonnées des touffes de fleurs d'oranger. Le corsage en damassé est froncé à la Vierge, avec un panier dont le relevé se perd sous le poul, poul formé par la continuation de la basque du dos. Ruche de crêpe à l'encolure et à la manche ronde.

Robe en surah et velours ciselé bleu de roi. — Jupe longue en velours avec une tunique en surah, montée par des fronces autour de la taille. Le relevé, très enlevé sur la hanche, se perd dans le poul, qui tombe en cascade jusqu'au bas de la jupe. Corsage-

spencer en velours ciselé, avec chemisette en dentelle froncée à la taille. Manche Valois.

Costume en surah grenat et velours gaze rayé, pour jeune fille. — Jupe en surah garnie d'un large biais de velours et plissée de larges plis couchés. Une draperie-tablier, garnie d'une dentelle assortie, se relève sous le panier, lequel est froncé au bord de la basque du corsage, en dessous. Ce panier se drape avec le poul. Corsage, ouvert sur un grand gilet en velours, attaché par un nœud, posé au bas du col-revers qui est en velours. Manche demi-longue, ornée d'un bracelet en velours.

Costume en drap bleu (vu de dos et de face), pour fillette de huit ans. — Jupe en drap couverte de volants déchiquetés avec corsage formant veste fuyante d'un côté. Ce corsage a le dos plissé à l'encolure et

froncé à la taille; le bas est découpé en pattes inégales doublées de velours rouge, et un col en velours bleu s'arrête, devant, de chaque côté d'une chemisette en soie rouge qui fait un long bouffant. Au bas du corsage, devant, ruban mi-pari, rouge et bleu; un autre ruban le traverse diagonalement; il s'arrête par des coques aux deux extrémités. Parement en velours à la manche ronde. — Chapeau en feutre bleu garni de velours disposé en coques-éventail et de plumes rouges et bleues.

Costume en drap vigogne gris clair et velours gris de ton foncé, pour fillette de douze ans. — Jupe en drap, plissée verticalement de plis creux, et long corsage-veste cintré dessinant la taille sans la pincer. La veste est fermée sous une chemisette en tulle-dentelle, laquelle est cernée de revers en velours réunis à l'enco-



2196

Costumes de fillette de M^{mes} Delerablée, 16, passage des Princes.

lure par une agrafe en métal. Une agrafe semblable au bas de la chemisette. Pattes en velours gris tout autour de la basque, pattes surmontées d'une draperie en velours nouée, devant, de longues attaches en ruban de satin gris. Deux pattes sur la manche ronde arrêtées, ainsi que celles du corsage, par des boutons en métal. Col montant. — Chapeau en velours, le fond bouillonné. Chou et brides en ruban de satin gris pâle.

Costume en drap feutre et velours ciselé loutre, pour fillette de dix ans. — Jupe en drap garnie de volants découpés, et robe garnie d'une bande de velours ciselé. Cette robe s'ouvre sous le gilet de velours et se relève par des plis cachés sous un nœud en ruban de satin loutre passé dans une boucle ovale en métal; le gilet à col montant est cerné par un ornement froncé à

l'épaule et sous la taille. Derrière, la robe se relève sur la jupe et forme comme un poul. Sur l'épaule un flot de coques en ruban de satin loutre, un parement en velours à la manche ronde. — Chapeau en feutre bordé de velours. Jarretière et nœuds en satin avec les pans découpés.

Costume en cachemire et velours briqué, pour fillette de six ans. — Jupe en cachemire plissée de plis creux et ornée d'un bouillonné en velours; au dessus, une draperie est arrêtée, de côté, sous un nœud fixé par une tête de chien en métal blanc. Le corsage se perd sous cette draperie. Col et parement de la manche en passementerie de soie assortie au costume. Capote bonnet-femme en velours, avec le fond froncé au-dessus du bavolet, la passe tuyautée; dessus, coques et pans en ruban de satin comme les brides.

TOUT DU LONG

(SUITE)



« face, deux grands cadres s'appliquaient à la muraille, séparés par une Notre-Dame de la Pitié, chef-d'œuvre d'un maître italien. Un crêpe voilait ces deux cadres.... Qu'y avait-il derrière? Gertrude éprouva d'abord un vif désir de le savoir; puis, par un instinct étrange, elle en eut aussi peur qu'envie et détourna les yeux.

Madame Pierre s'asseyait péniblement; elle appuyait sa tête au dossier luisant dominé par une autre tête, celle d'un aigle qui paraissait empruntée au pupitre d'un lutrin; et, désignant du regard à sa jeune amie un bahut gothique aux panneaux finement travaillés :

« Ouvrez-le, dit-elle; la clef en est suspendue à mon cou. »

Gertrude prit cette clef, non sans déposer en même temps un baiser sur la joue pâle de l'infirmes, se dirigea vers le vieux meuble, l'ouvrit et se retourna.

Ce mouvement signifiait évidemment :

« Et maintenant, que faut-il faire?... »

« Maintenant, ouvrez ce cabinet intérieur, plongez-y la main; prenez cette liasse de lettres; détachez-en la plus récente, celle de dessus, timbrée de Christiania; elle est de mon fils. »

La jeune fille le savait bien. Elle la reconnaissait même pour l'avoir apportée quelques jours plus tôt, l'enlevant avec prudence à Micheline qui avait failli la perdre dans une chasse aux papillons.

« C'est cela, continuait madame Pierre; ouvrez cette lettre; copiez dans le *Post-scriptum* l'adresse actuelle de mon cher Juif-errant et répondez sous ma dictée. Vous le voulez bien, chérie? »

Gertrude, assise en face de l'infirmes, obéissait à ses instructions; et, dépliant l'épître aux pages nombreuses, en laissait tomber une fleurette qu'elle s'empressa de ramasser.

« Comme cela sent bon! fit-elle.

— C'est une fleur des neiges, inconnue sous nos climats. Aymard l'a cueillie sur le plus haut des sommets scandinaves. Il avait de là sous les yeux un immense horizon tout au fond duquel il lui semblait voir la France, la chère France... rarement une de ses lettres m'arrive sans un présent de ce genre. »

Gertrude avait remis la fleur entre les feuillets, soigneusement copié l'adresse d'Aymard et, la plume à la main, elle attendait...

Mais madame Pierre ne se pressait point. On eût dit que les idées ne lui venaient pas ou que les mots lui manquaient pour traduire, ou... Elle prit enfin son parti, cependant :

« Tu devineras sans peine, mon bien-aimé, quelle main ramasse aujourd'hui la plume échappée à mes doigts impuissants. Ne t'effraye pas toutefois : ce n'est qu'un déplacement de gênes, d'impossibilités, de souffrances... et j'ai une si grande habitude de souffrir!... »

« Quand le faix devient trop lourd, je me fortifie en pensant qu'il s'allégera... le temps faisant son œuvre, certains retentissements s'étendront dans l'éloignement; l'errant incognito qui est sa raison d'être cessera de s'imposer; le nom jadis... »

— Je divague, en vérité! fit madame Pierre en s'interrompant.

— Faut-il barrer tout cela, madame? ou bien recommencer?

— Non... Continuez, mon ange :

« Ah! qu'il m'en tarde!... On prétend la pensée habile à franchir les distances, le cœur ingénieux à les supprimer... Ma pensée, à moi, est trop lasse pour s'envoler toujours au loin, vers l'inconnu, sans effort; mon cœur est trop meurtri pour se heurter impunément à toutes les aspérités de la distance, de l'éloignement, de la séparation!... »

— Je suis égoïste et cruelle! s'écria de nouveau la malade interrompant sa dictée; ne saurai-je pas faire autre chose aujourd'hui que me plaindre et gémir?

— La maladie en est cause, madame, affirma la jeune secrétaire avec autant de conviction qu'elle eût dit : « C'est le mont Blanc! »

— Non... ce n'est pas du moins la maladie du corps.

— Voulez-vous que je déchire cette page?

— A quoi bon?... Je serais capable de remplacer ces doléances par d'autres doléances!... »

Gertrude trempait de nouveau sa plume dans l'encre :

« Mais un jour, n'est-ce pas, écrivait-elle, mon cœur s'apaisera; ma pensée se reposera; les derniers regards de ma vieillesse pourront se réjouir à la vue d'un foyer honorable, d'un intérieur plus heureux, grand Dieu! que ne l'a été... »

« Où se trouve maintenant celle qui doit plus tard?... de quel signe Dieu l'aura-t-il marquée au front pour te la faire distinguer?... Je désire... et je tremble... si tu allais te tromper; et comme tant d'autres sacrifier au veau d'or?... Mais non : ce serait d'ailleurs une lâcheté inutile puisque tu es riche toi-même... Ton penchant pour ce qui brille, pour ce qui flatte l'orgueil, ton culte pour la beauté physique, la beauté, cette fleur éphémère qui... »

— Mais où vais-je? se dit madame Pierre; sont-ce là des choses à dicter à cette enfant?... décidément j'ai mal choisi mon jour; je manque du sens commun le plus vulgaire. Finissons. »

Elle finit en quelques lignes embarrassées par les

réticences, entrecoupées par les points de suspension. Une écriture chiffrée eût à peine été moins compréhensible pour les profanes.

Il s'y trouvait cependant une claire injonction : ne pas oublier certaine date... entendre la messe ce jour-là, prier beaucoup, répandre d'abondantes aumônes... Ainsi ferait madame Pierre à Saint-Benoît... il y aurait donc communion de sentiments, de pensées entre la mère et le fils... pour quelques heures la distance s'effacerait, la séparation ne serait plus qu'un mot...

L'urgence de cette recommandation avait seule pu décider la mère du voyageur à introduire un tiers dans son tête-à-tête épistolaire.

La jeune fille comprit... et sa délicatesse ne lui permit pas même les conjectures. Elle s'empessa d'oublier ce qu'elle avait écrit, et le seul détail qu'il lui en resta fut celui-ci :

Aymard adorait le beau. Il n'épouserait jamais qu'une jolie femme.

Ainsi donc le jeune homme se marierait un jour.

Cette idée n'était pas encore venue à Gertrude.

Le soir, quand Micheline fut endormie sous ses blancs rideaux, la grande sœur, en nattant ses longs cheveux pour la nuit, s'approcha de son miroir. Elle crut presque y voir une personne inconnue ; elle s'était si peu regardée jusque-là ! Cette personne lui plut, sans doute, car elle lui sourit ; et comme cette première caresse lui fut renvoyée immédiatement, un second sourire suivit le premier.

Pourquoi Gertrude souriait-elle ?

A ce moment, la porte roula silencieusement sur ses gonds : la tante Élise, en papillotes et en bonnet de nuit, venait voir comment il se faisait que la lampe de ses nièces brûlât encore. Elle redoutait l'incendie presque autant qu'un reproche de son mari, la tante Élise. C'était une de ses faiblesses.

A son apparition la jeune fille rougit.

Pourquoi Gertrude rougissait-elle ?

Vraiment elle l'ignorait ; et son ange gardien même n'avait à lui demander compte ni de sa rougeur ni de son sourire.

Madame Dutrognard, après lui avoir recommandé d'éteindre sa lumière, s'avisait d'emporter la lampe pour plus de sécurité.

Riant de cette prudente manie, la grande nièce gagna son lit à tâtons, s'y blottit comme une fauvette dans son nid soyeux et s'endormit presque aussitôt. Elle fit de singuliers rêves qu'elle n'osa point raconter plus tard : elle se sentait des ailes d'ange aux épaules et s'élevait dans l'immensité où s'entre-croisaient d'innombrables arcs-en-ciel ; puis, redescendant par degrés, elle s'arrêtait sur une cime inconnue, au bord d'un glacier sans limites qui lui renvoyait sa propre image. Ainsi qu'il est dit dans l'Évangile, elle avait le visage « resplendissant comme le soleil et les vêtements blancs comme la neige. » Une couronne de fleurettes lui parfumait le front et, chose étrange, chacune de ces fleurettes cachait sa tige dans une enveloppe de papier à lettres !

Puis un vent froid s'éleva des vallées ; des gémissements montèrent des abîmes... et Gertrude s'éveilla en sursaut : le vent venait de la porte que mademoiselle Justine laissait ouverte en entrant d'un pas inquiet ; des gémissements sortaient du lit de Micheline qui

s'agitait sur ses oreillers depuis quelques instants et appelait sa sœur sans parvenir à l'éveiller.

Gertrude rejeta vivement ses couvertures et courut au petit lit :

« Qu'as-tu, mon ange ? demanda-t-elle avec angoisse ? »

— Je ne sais pas, je crois bien que je suis malade.

— Mais où donc souffres-tu ?

— Nulle part. C'est-à-dire... partout. »

On essaya des calmants ordinaires : l'agitation de l'enfant ne diminuait pas. Tantôt elle se plaignait du froid sans que l'on pût parvenir à la réchauffer, tantôt elle se sentait si brûlante qu'elle voulait fuir sa couche et se promener dehors.

Aux premières lueurs de l'aube, on envoya Barbenchu chercher le docteur Bonjean qui demeurait loin. C'était un vieux praticien blanchi dans l'observation, lent à se prononcer, mais ferme dans l'exécution.

Il examina la petite fille avec attention, tourna silencieusement ses pouces sur son gilet de velours et sortit sans rien prescrire, en annonçant qu'il reviendrait bientôt.

Au second examen, il hocha la tête et fronça le sourcil ; et le soir, enfin, il se mit à siffloter entre ses dents, ce qui était de fâcheux augure.

Le lendemain, il savait à quoi s'en tenir.

« C'est la petite vérole ! annonça-t-il, et même une petite vérole qui se déclare avec des symptômes d'une exceptionnelle gravité ; si mademoiselle Gertrude n'a pas été revaccinée, il n'y a point une minute à perdre pour lui faire quitter la maison. »

— Quitter la maison quand sa sœur a besoin de secours ! Ah ! monsieur Bonjean, que vous la connaissez peu ! quitter la maison quand le danger pèse sur la toute petite ! quand la mort peut-être la menace !... oh ! non... Gertrude accourrait plutôt du bout du monde vers cette maison fatale si elle ne s'y fût trouvée alors !

— Du moins abandonnez cette chambre ! insista le docteur.

— Ma place est au chevet de Mimi, répondit simplement la grande sœur, et j'y reste. C'est moi qui suis sa mère... à présent.

— Mais, imprudente enfant, vous ne songez donc point qu'il y va de votre vie peut-être ! »

Gertrude pensa que son père et sa mère habitaient le ciel et que la mort les réunirait à eux... Elle ne céda point.

Le docteur avait trop souvent scruté les cœurs féminins pour n'en pas connaître les replis cachés. Il produisit son argument suprême :

« Vous risquez plus que la vie encore ; votre beauté ! songez-y ; vous pouvez devenir un monstre ! »

Gertrude eut un frisson :

« A la grâce de Dieu ! » fit-elle quand même.

Les injonctions de madame Élise, les supplications de Justine, les adresses de Barbenchu s'émoussèrent contre cette résolution ; et, tout bien considéré, M. Dutrognard approuva la jeune fille. Le danger, d'ailleurs n'était peut-être pas si grand », disait-il.

Ce danger, toutefois, prit dès l'abord, de telles proportions aux yeux d'Élise pour le salut d'Antinoüs, qu'elle n'eut pas de peine à faire partager ses craintes au bel homme.

« Si tu parlais ? proposa-t-elle.

— Et toi ? »

Il pensait à elle ! Madame Dutrognard en eut un éblouissement de reconnaissance.

« Oh ! moi, reprit-elle avec émotion, le devoir me retient ici ; ne suis-je pas mère de famille ?... On dirait que je déserte le champ de bataille. Songe donc ! Mais toi, c'est différent. »

En effet, c'était différent... aux yeux d'Antinoüs. Il tint bon quelques heures, néanmoins. Puis se souvenant à propos qu'une pressante affaire l'appelait en Saintonge, qu'il y allait des intérêts de sa femme et que sa responsabilité de mari se trouvait dès lors en jeu, il se résigna, bien à contre cœur, à s'éloigner !... Quels pénibles sacrifices imposent parfois les responsabilités conjugales !

Il ne quitta pas, cependant, la plus chère moitié de lui-même sans lui recommander la prudence :

« Jure-moi de te ménager, mon âme ! A quoi bon, d'ailleurs, entrer dans cette chambre, puisque Gertrude garde elle-même sa malade ?... Conserve tes jolis traits, ta belle santé !

— Oui, chère voisine, appuya ironiquement madame de Trémolandinières, qui revenait de loin ; oui, chère voisine, votre beauté, votre santé, c'est le propre bien du maître et seigneur... il s'y intéresse en bon propriétaire et vous lui en devez compte ! »

Si l'épigramme ne fut pas comprise, le conseil sembla du moins charitable.

Deux jours après, un télégramme arrivait aux Flèches ; rarement on y en recevait ; et, depuis la mort du colonel Arvain, le facteur à casquette bleue n'avait pas franchi le seuil de la maison. Madame Dutrognard, bouleversée, déchira la dépêche en décachetant l'enveloppe et n'en rapprocha que difficilement les deux morceaux tant ses mains tremblaient... Elle put lire enfin :

« Frissons... pesanteurs de tête. Serait-ce petite vérole ? Viens.

» NÉPOMUCÈNE. »

« Se non è vero è bene trovato ! » ricana madame de Trémolandinières en apprenant cette nouvelle.

Mais déjà madame Élise avait quitté les Flèches et filait vers la Saintonge, trouvant l'express bien lent et comptant les secondes.

Gertrude éprouva une amère jouissance de cette désertion générale. Elle se sentait plus complètement orpheline, mais cette chère existence de la toute petite, pour laquelle volontiers elle eût donné la sienne, lui était confiée uniquement, lui appartenait tout entière. A elle seule de la défendre, de la sauver !... car Gertrude la sauverait, elle n'en doutait pas ! Ne se sentait-elle point assez de tendresse au cœur, assez de dévouement pour accomplir des miracles, s'il le fallait...

Elle en fit un. Du moins le docteur Bonjean le déclara, car un jour il avait reconnu sa science vaine et désespérée du lendemain... Après de longues veilles et des angoisses répétées, après des soins maternels et de sublimes inventions, la grande sœur put dire à la toute petite :

« Lève-toi ! »

Et Lazare sortit du sépulchre.

Grâce encore à l'ingénieux dévouement de la jeune

filles qui n'avait pas reculé devant l'opération dange-reuse pour l'opérateur qui consiste à percer les pustules au moment opportun, la beauté de Micheline sortit saine et sauve de cette crise épouvantable. Comme elle avait ignoré le péril, l'enfant ne put se réjouir d'y avoir échappé. Elle se borna donc à dire :

« Je te remercie, Gertrude, de m'avoir tant soignée ; mais c'est égal, tu as été bien méchante de me piquer la figure à coups d'aiguille. Je te demande un peu quel plaisir cela pouvait te faire ? Et encore quand j'étais trop faible pour me défendre ! Ne recommence pas une autre fois !... »

— Je l'espère bien ! »

Cependant Micheline avait à peine quitté sa couche de souffrances que Gertrude s'alitait à son tour.

Elle n'avait pas impunément respiré une atmosphère empoisonnée et subi le contact des pellicules morbides flottant autour du lit comme d'impalpables atomes neigeux : l'horrible maladie ne lâchait une première proie que pour s'acharner plus impitoyablement contre une seconde.

La jeune fille comprit aussitôt la gravité de son état qu'on ne put lui cacher. Elle défendit qu'on en informât tante Élise ; et, tout de suite, avant que la fièvre lui troublant le cerveau engourdit sa volonté, elle écrivit à madame Pierre :

« Chère protectrice,

» Elle est sauvée ! elle restera jolie ! elle vivra longtemps aimée, heureuse, je l'espère. *Te Deum !*

» Mais la petite chérie a besoin de soins encore, de ménagements, et me voici alitée ! Qu'en adviendra-t-il ? Mon Dieu, que vos desseins s'accomplissent en moi.

» Ma tante et mon oncle sont retenus en Saintonge, bien malgré eux ; les amis de la maison redoutent la contagion pour leurs enfants ; le vide s'est fait autour de nous ! Deux fidèles nous restent ; mais Justine, à poste fixe auprès de moi sur l'ordre formel du docteur Bonjean, s'absorbe dans les soins à me donner ! Barbenchu est l'esclave trop soumis des mille caprices de la chère convalescente, pour qu'on puisse la lui confier sans imprudence...

» A qui recourir ?...

» A vous, chère Providence de ceux qui souffrent, parce que vous-même...

» Voulez-vous accepter pour un temps la tutelle de Mimi ?

» Si je dois... elle ne me verra du moins pas mourir... et... »

La plume tomba des mains de la malade et la lettre fut portée sans signature.

Madame Pierre, appuyée à la balustrade d'un balcon, jetait du grain aux blanches colombes voltigeant au soleil quand elle les vit s'enfuir effarouchées sur les toits des communs.

Barbenchu faisait, dans la cour, une entrée foudroyante. Franchissant plusieurs degrés à chaque enjambée, il fut en un clin d'œil en haut de l'escalier. Il oublia de frapper avant d'ouvrir la porte, traversa la grande salle comme un cyclone et jeta l'enveloppe satinée sur les genoux de madame Pierre, en s'écriant :

« Voilà, madame. Expéditionnellement ça presse ! »

Quelques minutes après, le coupé aux couleurs

sombres était attelé; les chevaux piaffaient au bas du perron, et Barbenchu, enlevant madame Pierre dans ses bras d'Hercule, descendait l'escalier avec ce fardeau, presque aussi vite qu'il venait de le monter, installait l'infirme sur les coussins moelleux, et, faisant fléchir les ressorts de la voiture sous son poids, escaladait, d'un bond, le siège où il s'asseyait près de Jean.

« Fouette cocher, fouette et rondement! » fit-il.

Dans cette précipitation madame Pierre avait oublié son voile. Elle s'en aperçut en se heurtant sur le seuil des Flèches avec madame de Trémolandinières qui venait prendre des nouvelles et qui l'enveloppa d'un regard curieux.

« Je ne rencontre pas cette femme pour la première fois, se dit la cousine de M. des Mazes; il me reste un vague souvenir... Mais où donc ai-je vu ce visage?... Il était jeune alors, et cependant je ne peux m'y tromper aujourd'hui... »

La solitaire de l'abbaye embrassa Gertrude en dépit de la contagion, la retint dans ses bras, lui murmura de tendres consolations et partit en promettant de revenir.

Elle emmenait Micheline qui se laissait faire sans trop de résistance.

A quelque temps de là, toutes deux étaient un soir dans la grande salle où le soleil couchant répandait de vagues lueurs. Mimi fermait le piano et déroulait un paquet d'images à colorier; madame Pierre travaillait péniblement à quelque ornement d'église, et Nemo grattait à la petite porte pour sortir comme si quelque mystérieux avertissement l'eût attiré du dehors...

Tout à coup, il se dressa contre les ais de chêne et poussa un joyeux aboiement. Un galop de cheval suivait le cours du torrent.

Sa pâle maîtresse porta vivement la main à son cœur gonflé par un battement soudain et se leva comme électrisée.

« Si c'était lui! » balbutia-t-elle.

« Lui » dans cette bouche ne pouvait désigner qu'une seule personne au monde.

Micheline le comprit et courut au balcon.

« C'est lui, madame, c'est bien lui! » annonça-t-elle d'une voix de rossignol.

Aymard, blanc de la poussière des grandes routes, arrivait inopinément, tout joyeux de la surprise qu'il causerait à sa mère. Il lui couvrit les mains, les yeux, les cheveux de baisers sonores; et sollicité par Nemo, qui gambadait en tirant sur ses vêtements, il allait répondre à cette bruyante bienvenue, quand il aperçut la petite fille debout derrière lui.

« Je ne me trompe pas : c'est bien vous, Mimi, un peu pâlie, un peu grandie cependant.

— Ah! voyez-vous c'est que je viens d'être malade. Mais je ne le suis plus, et je demeure ici parce que Gertrude est malade aussi et qu'elle a tout à fait failli mourir. Oh! comme j'aurais pleuré! Mais je ne pleurerai point : elle va mieux! Seulement elle sera laide. »

Ce flux de paroles semblait peu intelligible au jeune homme. Il se tourna vers sa mère qui les lui expliqua.

« Oh! fit-il avec émotion, Gertrude... mademoiselle Gertrude, veux-je dire, malade, mourante, défigurée peut-être par tendresse de cœur, par dévouement!... Mais c'est donc un ange?... »

— C'est un ange, mon enfant. »

Puis la mère et le fils s'engagèrent dans un mystérieux colloque où Mimi ne comprenait absolument rien. C'était comme un compte rendu de démarches tantôt inutiles et tantôt fructueuses, une longue énumération d'espairs trompés mais renaissants, des exhortations échangées où les mots : courage! patience! revenaient souvent.

M. BOUROTTE.

(La suite au prochain numéro.)

MOTS HOMOPHONES

Je suis un joli mot, bref, mais affirmatif,
Qui, dans un certain cas, pour toujours nous engage,
Avant de hasarder un pas si décisif,
On doit bien réfléchir, pour peu que l'on soit sage.
— Je suis l'un des cinq sens, l'un des plus précieux :
Quiconque en est privé semble bien malheureux ;
Mais l'éducation maintenant y supplée,
Grâce au système ingénieux
Qu'inventa l'abbé de l'Épée.
— Enfin je suis encor membranes de poisson,
Phosphorescentes ; leur façon
Est à peu près celle d'un peigne.
Organes, je le crois, de respiration,
Peut-être ont-ils encor quelque autre fonction...
Mais n'exigez pas que je vous l'enseigne.

CHARADE

Mon premier, par son cœur et son intelligence,
Entre les animaux se place au meilleur rang.
— Mon dernier joue un rôle en notre subsistance ;
Il est bon d'en avoir un soin persévérant.
Son absence prélude à notre fin prochaine :
Alors que se détache un anneau de la chaîne,
Le reste suit fatalement ;
Et l'on meurt en détail avant l'événement.
— Mon entier, une herbe féconde,
Qui dans les champs partout abonde,
Contrariant l'agriculteur,
Est très utile en médecine ;
Car tout sert dans la main divine :
Chaque chose a sa place au plan du Créateur.

Explication de l'Énigme du 13 Octobre : *Sopha, Sapho.*



Chapeau pour jeune fille.

CHAPEAUX
de
M^{me} MÉLANIE PERCHERON
30, rue Vivienne,
24, rue de la Paix, et 82,
rue du
Faubourg-St-Honoré.

Chapeau en feutre
gris ardoise. — Le
bord, baissé des côtés,
est orné d'une dou-
ble petite dentelle ar-
doise, dont l'une tom-
bante; dessous du bord
en velours. Une jarre-
tière en velours passée
dans une boucle dorée



Chapeau pour jeune fille.

entoure le fond;
touffe de plumes
grises avec ai-
grette devant.

Chapeau en
feutre grenat. —
Forme postillon,
le bord relevé
bordé d'un galon
ottoman; même
galon autour de
la calotte élevée,
et sur le côté
pouf de plumes.

Chapeau en
feutre gros vert.
— Le bord, tom-
bant d'un côté,
est enlevé à droi-
te. Autour de la



Chapeau pour jeune femme.



Chapeau pour jeune fille.

calotte un peu
conique, une
haute jarrettière
en velours est ar-
rêtée sous le pouf
de plumes posé
devant.

Chapeau en
feutre peluche. —
Bord avançant
devant et relevé
derrière; une na-
te en velours noir
au contour. Dra-
perie en velours
autour du fond
attachant un
groupe d'ailes
d'Ibis et de Mar-
tin-pêcheur.

A ce Numéro sont jointes la gravure coloriée 4438, et une planche de patrons imprimée recto et verso :

PREMIER CÔTÉ

Manteau court, troisième et huitième toilettes (gravure n° 4436). — Pardessus, dixième toilette (gravure n° 4436).

DEUXIÈME CÔTÉ

Manteau, quatrième toilette (gravure n° 4436).